

la lumière et la puissance s'élever du sommeil de la mort? Or, les idées transmises à Moïse, ou rapportées par lui sur l'origine du monde et de l'humanité, étaient des plus simples; mais c'étaient des vérités divines, quoique enveloppées d'un langage approprié à la compréhension d'un peuple rude et ignorant. Toutefois, je n'ai pas la prétention d'en déduire un système de science, quand je témoigne ma satisfaction de ne pas les trouver en contradiction avec les recherches savantes des géologues modernes. Je crois que la lumière a été la création d'un acte de la volonté divine, mais je n'admets pas pour cela que les mots : « Que la lumière soit! » aient été prononcés oralement par la Divinité. De même, je ne veux pas en inférer non plus que les découvertes modernes sur la lumière se trouvent en aucune façon en rapport avec cette phrase magnifique et sublime de la Bible.

ONUPHIO. — Fermons votre parenthèse théologique, si vous le voulez bien, mon cher docteur; et continuons la géologie; c'est plus instructif. Je ne crois pas absolument aux révolutions par l'eau, et je suis plutôt porté à croire que le feu a joué le principal rôle dans la formation du globe. Ayant longtemps habité Édimbourg, j'ai eu l'oc-

casion d'entendre plusieurs discussions sur la théorie du docteur Hutton, ou ce qu'on appelle la théorie plutonienne de la formation de la terre. La beauté, la simplicité de ce système, sa conformité avec les faits actuels, m'ont beaucoup frappé; et les preuves que j'ai eues sur sa vraisemblance, par quelques belles expériences chimiques, ne me disposent pas y renoncer pour adopter les vues qu'on vient de développer. Pour ma part, je regarde la plupart des faits établis par notre nouvel ami comme plutôt en rapport avec les systèmes scientifiques du professeur Playfair et de sir James Hall¹.

L'INCONNU. — Je ne veux pas nier que le fameux système plutonien ne soit un excellent moyen d'expliquer plusieurs phénomènes observés; et vous avez pu voir que moi-même j'ai eu parfois recours à lui. Mais ce que je n'admets

1. Hutton, Playfair et Hall sont des géologues du système plutonien, qui suppose que la chaleur est le mode général d'action des métamorphoses de la Terre. La théorie de la Terre de James Hutton fut publiée à Édimbourg en 1796, puis en 1802, et fit école pendant longtemps. Humphry Davy est éclectique en fait de systèmes géologiques, et suppose que la chaleur, l'eau et les actions chimiques ont été simultanément en œuvre dans la construction de la surface du globe.

pas, c'est qu'il puisse expliquer la formation des terrains secondaires, qui, selon moi, appartiennent clairement à un ordre de faits étrangers à ce système.

Dans le système plutonien, l'état de la nature est toujours le même dans son ensemble. On imagine que la surface terrestre est, d'une part, constamment désagrégée, détruite, entraînée par les rivières dans la mer; et, d'autre part, constamment consolidée par la pression au fond de l'Océan, chauffée, puis élevée et régénérée par le feu: de telle sorte que les ruines du vieux monde fournissent incessamment les bases d'un nouveau monde. On suppose ensuite qu'il y a toujours les mêmes types de la matière, soit morte ou vivante, que des restes de roches, de végétaux et d'animaux d'un âge se trouvent ensevelis au milieu de bancs élevés du sein de l'Océan, dans un âge ultérieur. Or, pour soutenir cette manière de voir, il faudrait que l'on puisse trouver non-seulement des êtres vivants aujourd'hui sur le globe dans la plus ancienne couche secondaire, mais encore les traces des arts humains, de l'habitant le plus puissant et le plus répandu, ce qui n'est pas, comme nul ne l'ignore. Au contraire, ce sont des fossiles d'animaux et de vé-

gétaux d'espèces pour la plupart inconnues et toutes particulières qui se trouvent dans chaque couche de roches secondaires. Dans les couches les plus profondes, qui doivent par conséquent être regardées comme les premiers dépôts, les formes même de la vie végétale sont rares; dans la couche qui fut postérieure à cette première, on trouve des coquilles, des restes végétaux; des arêtes de poisson et des reptiles ovipares se rencontrent dans la suivante. On constate la présence des oiseaux dans le terrain qui vient ensuite, et enfin on remarque des quadrupèdes d'un genre disparu dans la couche encore plus récente. Ce n'est donc que dans la couche peu compacte de sable, désignée ordinairement sous le nom de diluvium, que les restes des animaux vivants actuellement sur le globe existent, mêlés avec d'autres appartenant à des espèces disparues. Mais on n'a rien découvert de l'homme ni de ses œuvres dans aucune de ces formations, soit secondaire, soit tertiaire, soit diluvienne. Il est, je crois, impossible d'examiner les restes organiques trouvés dans quelques-unes des couches secondaires les plus anciennes, telles que le lias, par exemple, et ses formations congénères, sans acquérir la conviction que les êtres dont ils ont formé les organes ont ap-

partenu à un ordre de choses tout à fait différent du présent. Des végétaux gigantesques, d'une parenté plus proche des palmiers des pays tropicaux que de toute autre espèce de plantes, n'ont pu exister que dans une très-haute température. Dès reptiles énormes, tels que le mégalosauve, plus grand que la baleine même, ayant un corps colossal entièrement cuirassé, et au lieu de jambes de rudes et fantastiques pattes d'oie; tels encore que le superbe plésiosaure, amphibie dont le corps est analogue à celui de la tortue, mais armé d'un cou beaucoup plus long que le corps, probablement pour lui permettre de brouter les végétaux croissant sous les eaux basses de l'Océan primitif: de tels êtres, dis-je, semblent annoncer une époque primordiale où des terres à pente douce et des rivages d'une vaste étendue s'élevaient au-dessous d'une immense mer calme; époque où les grandes chaînes de montagnes n'existaient pas pour produire les inégalités de température, les ouragans et les tempêtes. Si la surface de la terre était emportée de nos jours dans les profondeurs de l'Océan, ou si la terre actuelle se trouvait soudain recouverte par les eaux sous l'action de quelque cataclysme, et si de nouveau elle était encore relevée par le feu (système plutonien du géologue

Hutton), offrant à sa surface émergée des dépôts compactes de sable et de boue, combien son caractère différencierait de celui des anciennes couches secondaires! Pour caractère principal, on retrouverait les œuvres de l'homme, des pierres taillées, des sculptures, des machines de l'industrie contemporaine, des instruments de fer, des statues de marbre et de bronze; puis, sur la plus grande partie de la surface, des restes humains plus communs certainement que ceux des animaux. Les colonnes de Pæstum ou d'Agrigente, les piles de nos énormes ponts de fer et de granit offriraient un contraste frappant avec les ossements fossiles des crocodiles ou des sauriens de terrains antérieurs, ou même à côté de ceux du mammoth, de l'éléphas primigenius, ensevelis dans la couche diluvienne. Celui qui étudie ce sujet doit être convaincu que l'ordre actuel des choses et l'existence comparativement récente de l'homme, comme maître du globe, sont aussi certains que la destruction d'un ordre antérieur et différent, et la disparition d'un grand nombre de formes vivantes dont il ne reste plus aucun type, mais dont les fossiles demeurent comme autant de monuments merveilleux des révolutions de la nature.

ONUPHIO. — Je ne suis pas tout à fait convaincu par vos arguments. Supposons, par exemple, que les terres de la Nouvelle-Hollande, de l'Australie, peuplées de races animales et végétales si différentes de celles de l'Europe, soient emportées dans l'océan, et qu'ensuite, suivant le système huttonien, elles soient élevées comme couches secondaires par le feu souterrain : on y trouverait des vestiges d'animaux et de végétaux entièrement différents de ceux qu'on a trouvés dans les couches du vieux continent. Or, ne pensez-vous pas que ces formations toutes particulières, dont vous avez parlé, pourraient être des accidents de la nature appartenant à des contrées spéciales du globe ? Vous parlez aussi de terrains diluviens dans lesquels on ne trouve pas de restes humains. Identifiez vous ces terrains avec ceux qui ont dû être bouleversés par la catastrophe dont parle la Bible ? Cependant vous ne nierez pas absolument qu'à l'époque du déluge mosaïque l'homme existât déjà, ni qu'il ait pu également exister à l'époque des autres révolutions dans lesquelles on voit le résultat du feu souterrain.

L'INCONNU. — Si je me suis servi du mot diluvien, c'est parce que les géologues l'ont adopté,

sans vouloir cependant identifier la cause de cette formation avec le déluge asiatique décrit dans les Écritures. J'en fais l'emploi simplement pour désigner les couches sablonneuses qui ont été entraînées par l'eau, ne se sont pas solidifiées comme les roches et ont été déposées par suite d'inondations. Or, dans les contrées ainsi couvertes, l'homme certainement n'a pas existé ; quant à votre argument, à propos de la Nouvelle-Hollande, il me semble dénué de toute valeur. On trouve dans tous les climats si variés du globe, et dans les régions les plus distantes, des couches secondaires de même ordre qui renferment toujours des restes organiques du même genre, lesquels diffèrent entièrement de ceux qui proviennent des êtres appartenant à l'état actuel des choses. Les révolutions à la suite desquelles se sont produits les couches secondaires et les dépôts diluviens n'ont pu être des phénomènes locaux, mais ont dû s'étendre sur toute la surface du globe ou sur la plus grande partie. Les dents de mammoth ne sont pas rares dans les diverses parties de l'Europe ; le nouveau comme l'ancien continent ont offert dans leur pierre à chaux des vestiges de crustacés analogues. On a découvert en Amérique des squelettes entiers d'animaux. Ne vous souvenez-vous

point que le corps intact, couvert de peau et de poil, de l'éléphas primigenius, disparu de la surface terrestre depuis si longtemps, a été découvert en Sibérie, conservé dans une masse de glace ? Dans les couches secondaires les plus anciennes, il n'y a pas de restes d'animaux analogues à ceux qui appartiennent à la vie actuelle ; et dans les roches qu'on peut regarder comme les plus récentes, ces restes commencent à se montrer, ayant pour compagnons les fossiles d'un grand nombre d'années éteintes. Il semblerait, pour ainsi dire, qu'il y eût eu une marche graduelle vers le système actuel des choses, et toute une série de créations et de destructions préparatoires à l'existence de l'homme. Il serait superflu de pousser ces arguments plus loin. Vous ne pourriez sérieusement soutenir que la nature d'aujourd'hui ne soit autre chose que l'ancien et constant ordre de la nature modifié seulement par les lois existantes. Il faut donc vous résoudre à abandonner les vues que vous avez voulu soutenir, et laisser de côté tout système exclusif. Les vestiges des générations animales disparues sont aussi faciles à discerner que ceux des nations éteintes, et il serait aussi raisonnable de supposer que les colonnes et les monuments de Palmyre ont

été élevés par les Arabes nomades du désert, que d'imaginer que ces vestiges de formes animées, particulières aux couches ensevelies sous la surface, appartiennent à des familles modernes.

ONUPHIO. — Je me déclare satisfait, et je pense que tous les trois nous partageons unanimement les opinions que vous nous avez développées sur l'histoire de la terre. D'ailleurs j'ajouterai, en manière de péroraison, que je n'ai jamais attribué à la matière la faculté de s'organiser et de former l'admirable mécanisme de la vie. Je ne partage pas les sophismes de cette école qui enseigne que la nature vivante s'est formée elle-même et a subi des changements graduels par suite de sa sensibilité et de certains exercices ; que le poisson, par exemple, après des millions de générations, s'est développé jusqu'à former le quadrupède, que le quadrupède est devenu l'homme, et qu'en un mot le système de la vie, en vertu de sa puissance inhérente, s'est adapté aux modifications physiques survenues dans le système de l'univers. A cette doctrine absurde, vague et athée, je préférerais presque même la fantaisie de la *faculté formatrice* ou des *pouvoirs plastiques*.

AMBROSIO. — Ou encore cette autre plus mo-

derne, que les *terrains géologiques ont été créés tout remplis de restes fossiles*, comme si la vie animale y avait été, afin d'embarrasser, au dix-neuvième siècle, messieurs les géologues qui voudraient percer le mystère de la création.

ONUPHRIO. — Belle théorie!... digne de la *Somme* du grand saint Thomas.

L'INCONNU. — Exagérée d'une part, comme la théorie matérialiste est exagérée de l'autre. Je suis heureux de voir que vous ne vous êtes pas réfugié dans le désert périlleux du scepticisme, ou dans les sinuosités d'une philosophie fautive et faible. Je n'aurais pas pris la peine de vous suivre. Autant vaudrait discuter avec le paysan qui me dirait que les colonnes basaltiques de la chaussée des Géants du comté d'Antrim, en Irlande, ou celles de Staffa, dans la petite île écossaise de Skye (l'une des Hébrides), sont l'œuvre de l'art humain, et ont été élevées par la main même du fameux géant du Nord, le formidable Finmacoul.

Cet entretien en était là, à peu près terminé comme on le voit, lorsqu'on vint nous avertir que notre dîner était servi. L'étranger ayant bien voulu nous faire l'honneur de le partager, on s'entre-

tint, à table, de divers sujets, par lesquels je ne crois pas inutile de terminer ce dialogue.

« Nous avons beaucoup parlé des systèmes géologiques modernes, fis-je remarquer. Ce serait un sujet interminable. Le principal est de savoir à quoi nous en tenir sur les faits principaux, si bien esquissés tout à l'heure. Mais nous avons devant nous un spectacle plus direct, sinon plus grandiose. N'avions-nous pas un sujet de conversation tout naturellement offert à notre esprit par ces temples magnifiques? Ne pourrions-nous les interroger sur la race qui les a édifiés? Nous foulons aux pieds un sol enfermant les ossements et les cendres d'un peuple puissant, qui brillait jadis à un haut degré de civilisation; cependant nous ignorons presque complètement son nom, et l'époque même de sa grandeur est perdue dans la poussière du temps.

— Je ne mets pas en doute que les premiers habitants de cette ville n'aient été des Grecs, répliqua Ambrosio, et un peuple commerçant maritime; et je me crois même autorisé à supposer qu'ils appartenaient à la race sybarite. En effet, il y a lieu de croire que ce délicieux endroit fut choisi avec le plus doux plaisir par une société

délicate, savante appréciatrice des agréments de l'existence, et charmée de se fixer en un jardin où les roses fleurissaient deux fois par an, au printemps et à l'automne.

— Quant à moi, répliqua à son tour Onuphrio, il m'est fort indifférent que ce soient des Grecs ou des Turcs qui aient, les premiers, respiré ici le parfum des roses. Il me semble que ce serait perdre son temps que de le passer à imaginer des opinions sur les anciens habitants de ces plaines désertes. Dans nos entretiens géologiques de tout à l'heure, on nous a présenté quelques faits très-intéressants. Les monuments de la nature, lors même qu'ils ne parlent pas un langage distinct, parlent au moins d'une manière intelligible; mais quant à Pæstum, il n'y a ni histoire ni tradition pour nous guider; je crois donc que nous ferions mieux de reprendre nos recherches philosophiques, si déjà nous n'avons trop abusé de la complaisance de notre hôte par nos doutes et nos observations sur ses arguments.

— Pendant l'entretien de ce matin, interrompit l'Inconnu, l'un d'entre vous m'a parlé d'une vision qui se trouverait en rapport avec le sujet en discussion, et a bien voulu promettre de me la raconter.

A cette réflexion de notre nouvel hôte, la conversation se dissémina sur notre séjour à Rome, sur le Colisée, sur le rêve que j'avais rapporté à mes compagnons de voyage. L'Inconnu paraissant fort désirer d'en avoir un récit détaillé, je lui racontai, telle que je l'ai donnée plus haut, ma vision du Colisée, dont le récit a commencé cet ouvrage, sans omettre les opinions d'Ambrosio sur l'histoire primitive de l'humanité ni nos discussions précédentes sur la religion.

Comme, après le repas, nous revenions vers les arbres séculaires de la campagne de Pæstum, l'Inconnu nous fit sa profession de foi en déclarant qu'il était non-seulement spiritualiste convaincu, mais encore profondément religieux. — Dans ma jeunesse, dit-il, j'étais sceptique. Je crois au surplus que c'est là le cas de la plupart des jeunes gens qui ont étudié et un peu discuté, et qui se sont accoutumés à mettre quelque rigueur mathématique dans leur mode de raisonnement. C'est en considérant la nature des facultés intellectuelles des animaux, en comparaison avec celles de l'homme, et en examinant les merveilles de l'instinct, que je suis devenu croyant. L'idée me vint un jour que l'instinct était remplacé dans l'homme par l'action de Dieu sur nos âmes, et dans cette per-